[NOUS]

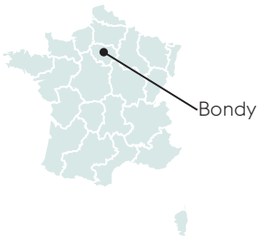
JEUNES DES QUARTIERS

MISSION LOCALE
DE BONDY (93)

ateliers
henry dougier

ÉDITO

PAR CÉCILE COUMAU



Un atelier d'écriture journalistique ? C'est quoi, ça ? Voilà ce que je lis dans les yeux d'Aïssétou, d'Angèle, de Beyzanur, de Marie-Jocelyne et de Rania, les cinq « filles » de la Mission locale de Bondy (93), qui ont accepté de participer à l'aventure. Les regards sont interrogatifs, voire dubitatifs. Je leur explique que la collection « Nous, jeunes » a justement été créée par la maison d'édition les ateliers henry dougier pour des jeunes privés de parole, comme elles, et dont la presse parle uniquement lorsqu'il y a de la violence dans les banlieues. Moi, je suis journaliste, mais ma démarche est tout autre. L'argument n'a pas l'air de les convaincre. Je leur parle « papier », « angle », « ligne éditoriale »… Je passe en revue les basiques de l'écriture journalistique pour qu'elles soient armées et qu'on les écoute enfin. Elles sont attentives, mais je sens comme un flottement. Leur priorité – trouver un travail – prend sans doute toute la place. Pourtant, lors d'une de mes venues à Bondy, je découvre qu'elles participent à un atelier « Presse féminine » et qu'elles adorent ça. Manifestement, je n'ai pas trouvé le « truc » pour les accrocher, susciter leur curiosité. Un matin, après le traditionnel café-croissant, je lance la conférence de rédaction. L'heure est venue de se jeter à l'eau et de choisir « leur » sujet. Et là, j'ai l'impression de sortir brutalement du brouillard. Les « filles » sont déterminées. La parole, on la leur donne, et elles vont la prendre à bras le corps. Pas d'hésitation : violences policières, maltraitance, discriminations… Elles sont résolues à témoigner et à dénoncer, sans fard. Je redonne les outils journalistiques, mais finalement la sécheresse de leurs mots est plus forte que tout. Certaines témoignent de leurs souffrances pour la première fois. Du coup, elles hésitent un temps. Mais au fil des ateliers, elles prennent confiance et s'autorisent à dire.

Bien sûr, les aléas de la vie viennent parfois gripper ce qui est devenu notre petit train-train. À cinq, quatre, parfois même trois participantes seulement, les ateliers se succèdent. Un jour, contrariée par une nouvelle défection, je décide d'annuler ma venue à la Mission locale. Elles me feront vite comprendre mon erreur. Tiens donc, auraient-elles pris goût à ces ateliers d'écriture qui leur semblaient si incongrus il y a quelques semaines ?

Début mars, nous nous retrouvons une dernière fois. Quelques jours plus tôt, Aymane, un jeune de 15 ans, a été tué par balle dans Bondy. Cet acte de violence a été largement couvert par les médias. Je veux entendre Aïssétou, Angèle, Beyzanur, Marie-Jocelyne et Rania sur ce fait divers qui s'est déroulé au pied de leurs immeubles. Le sujet va forcément les faire réagir. Eh bien non, encore une fois, elles bottent en touche. Mes réflexes de journaliste, quand ils se transforment en automatismes, sont à jeter. Avec les « filles de Bondy », j'ai un peu revisité le métier que je pratique depuis plus de trente ans…

ET SI ON AVAIT LE POUVOIR ?

La société, elles la subissent, mais elles ne sont pas que des victimes. Actrices, elles jouent aussi leur partition et tentent de changer le monde, à leur échelle.

MOI,
Kissétou

Si je pouvais changer quelque chose,
ce serait les déchets par terre.
Ça ne coûterait rien de jeter ses déchets
dans une poubelle ou de les mettre
dans son sac en attendant d'en trouver une.
Vous n'aimeriez pas marcher dehors
tranquillement sans voir le sol sale ?
Si oui, je sais que vous pouvez le faire.

Avec des « si »
on pourrait refaire le monde,
donc à nous de faire changer
les choses !
Nous pouvons le faire.

MOI,
Maria

Si je pouvais changer une chose, ce serait le confinement.
Marre d'être confinée, marre de ne rien pouvoir faire !
J'aimerais que tout rouvre, qu'on reprenne
un mode de vie normal.
Ce n'est pas juste qu'il y ait des personnes
qui travaillent, et d'autres, non.
Surtout pour nous, les jeunes :
nous sommes privés de notre liberté.
À 18 ans, ce confinement nous bouche l'horizon.
Libérez-nous !

MOI,
Beyzanur

Si je pouvais changer quelque chose dans le monde…
J'aimerais ne plus jamais voir d'enfants à la rue,
qui font la manche plutôt que d'aller à l'école.
Quand j'ai de l'argent, je leur donne un peu.
Certes, ce n'est pas grand-chose,
mais si tout le monde faisait un geste,
le monde se porterait mieux.

MOI,
Marie-Jocelyne

Si je pouvais changer quelque chose dans le monde…
J'aimerais qu'on en en finisse avec les guerres, le racisme,
les discriminations en tout genre…
Je sais, cela fait beaucoup et c'est difficile !
Mais pourquoi on ne peut pas juste essayer de se comprendre
et de s'accepter tel que l'on est ?
Y a-t-il quelque chose de mal à ça ?
À mon arrivée ici, j'ai pu réellement prendre connaissance
de ce qui se passait dans le monde,
ce dont je n'avais pas conscience avant.
Maintenant, dans tous les cas, j'avance,
je cherche juste à construire mon avenir.
Ainsi, peut-être pourrions-nous vivre en paix un jour.

MOI,
Kissétou

Si je pouvais changer quelque chose, ce serait les critiques.
On critique constamment les personnes autour de nous
sans nous en rendre compte.
La meilleure des choses serait d'apprendre à se connaître
avant de se faire sa propre opinion.
Vous n'aimeriez pas arrêter de juger
et qu'on arrête de vous juger ?
Si oui, je sais que vous pouvez le faire.

MOI,
Maria

Si je pouvais changer quelque chose, ce serait les vigiles.
Dans les magasins, nous sommes suivis comme si on allait
voler des affaires parce que nous sommes noirs ou arabes.
C'est inacceptable de subir ça. Parfois il m'arrive de me dire
que ça ira plus vite si je file mon sac.
Certaines situations sont vraiment absurdes.
Alors qu'il voulait vérifier mon sac, un vigile m'a même dit :
« Mais je sais bien que vous n'avez rien volé,
donc je ne vois pas ce qui vous pose problème. »
C'est ce qu'on pourrait appeler l'argument « caméra » :
tant que t'as rien à te reprocher, bla-bla-bla…
Même plus envie de répondre que « justement Ducon,
c'est parce que je n'ai rien à me reprocher
que je ne veux pas que tu me contrôles ! ».
Ce sentiment-là, exprimé par une jeune femme de mon âge,
je l'ai vécu à plusieurs reprises. Vous aussi ?
Je n'ai rien contre les vigiles,
je leur demande juste de faire leur travail.

Le monde
ne changera
pas seul !!!

MOI,
Kissétou

Si je pouvais changer quelque chose, ce serait la violence.
On vit dans cette violence constante,
où les gens ne règlent leurs problèmes que par la violence,
et parfois ils vont trop loin.
Régler ses différends en discutant ne ferait pas de mal.
Ne voudriez-vous pas sortir
ou laisser vos proches sortir sans être inquiet ?

MOI,
Angèle

Si je pouvais changer quelque chose dans le monde,
ce serait les systèmes de santé. Comme on dit,
il n'y a rien de plus important que la santé
et j'aimerais savoir que toute personne nécessitant des soins,
une opération ou un quelconque traitement peut en
bénéficier, peu importe le prix ou le pays de résidence.

MOI,
Beyzanur

J'essaie de changer le monde à mon niveau…
Je garde le sourire et je reste positive,
c'est ma façon à moi d'embellir le monde.
Je ne veux pas que des hommes et des femmes se sentent
tristes au point de vouloir quitter ce monde.
La vie nous donne plein de choses.
Juste, ils ne le savent pas… Moi, je le sais.

À TRAVERS NOS YEUX

La société française, celle que l'on voit à la télé, dans les journaux, les jeunes de Bondy la vivent. Leur quotidien est empreint de violences, de discriminations, de maltraitances… et pas question de ripoliner le tout en rose. Dans ce « Nous, jeunes », c'est leur vision qu'elles veulent partager.

UN RÊVE BRISÉ

D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours voulu intégrer la police nationale. Un rêve de petite fille qui s'est par la suite transformé en cauchemar.

Aujourd'hui plusieurs pays remettent en question l'intégrité de leur police. Plusieurs enquêtes éclatent au grand jour, notamment des affaires de violences, de racisme, mais aussi de sexisme.

Selon une étude belge publiée en 2019, une policière sur quatre a déjà été harcelée par ses collègues. C'est en France que j'ai moi-même subi ce sexisme et cette misogynie.

Lors de mon premier jour au commissariat, un collègue me propose de me faire visiter la ville. Une fois dans le véhicule, il me fait des avances que je refuse immédiatement. Ce collègue n'a pas aimé que je le rejette, de là ont commencé à circuler plusieurs rumeurs sur moi, toutes plus dégradantes les unes que les autres.

J'ai été appelée « mal-baisée » par des collègues à qui je ne voulais pas raconter ma vie sexuelle, j'ai été accusée de prostitution par certaines personnes de ma hiérarchie, un collègue m'a même demandé de faire des squats (des mouvements de gymnastique) devant lui si je voulais une réponse à une question.

À cela s'ajoutent les violences et le racisme dont j'étais témoin. Il n'était pas rare que des collègues se mettent à frapper un gardé à vue quand celui-ci s'avérait trop bruyant ou trop lent pour aller aux toilettes. Sans parler du mot « bâtard » utilisé pour décrire un jeune Noir ou un jeune Arabe, comme le dénonce Valentin Gendrot dans son livre *Flic : un journaliste a infiltré la police*, un exemple de racisme banal.

Après huit mois dans l'institution, j'ai commencé à me poser des questions. Je ne me voyais pas faire carrière dans un milieu pareil. Ma santé mentale se dégradait rapidement et le poids de cette malveillance pesait sur mes épaules. J'ai décidé tout d'abord de dénoncer certains agissements, j'en ai parlé à ma hiérarchie et j'ai rédigé des rapports. On m'a fait comprendre que tout ce que je devais faire était de me taire. Suite à cet événement, l'école de gardiens de la paix que je devais intégrer peu après m'a contactée pour me dire qu'en raison d'enquêtes internes je n'étais plus acceptée. Cette nouvelle a été un déclic pour moi : « Je ne veux pas rester ici. »

Voilà maintenant deux ans que j'ai démissionné. Suite à cette expérience, il m'a été compliqué de travailler avec des hommes sans crainte. Mais une chose est sûre, c'est que ça a été une décision libératrice.

En 2019, 59 policiers se sont suicidés, soit une hausse de 60 % par rapport à l'année précédente. Des chiffres assez alarmants et surtout révélateurs de conditions de travail anxiogènes. Aujourd'hui je suis heureuse d'avoir démissionné et de ne pas être la 60e policière désespérée.

ANGÈLE

Les musulmans s'interrogent parfois sur leur place en France. Dans la presse, ils occupent souvent la une.

MUSULMANS = DJIHADISTES ?

« Combien de Mohamed Merah dans les avions et les bateaux qui chaque jour arrivent en France remplis d'immigrés ? » Voilà ce que pense Marine Le Pen, comme beaucoup de gens. Depuis les nombreux attentats, l'islam et les musulmans font l'objet de toutes sortes d'amalgames.

Mon slam : « Nous, musulmans »
Nous musulmans, voulons la justice
Mais nous ne récoltons que des injustices
Depuis les attentats, de nombreux amalgames ont fusé
Et les articles se sont multipliés
« Les musulmans sont comme des nazis », voilà ce que Le Pen pense
C'est aussi ce que la plupart ressentent
Nous, musulmans, devons nous justifier après chaque acte
Les musulmans sont des victimes, pas des acteurs
Les musulmans sont même les premières victimes du terrorisme
Ils ne se rendent pas compte que cela nous terrorise
Nous, musulmans, faisons l'objet de généralités et d'amalgames
Et ça nous porte préjudice
Notre islam n'est pas ce que l'ont dit
Ne faites pas d'a priori car vos idées font de nous des martyrs

AÏSSÉTOU

VIOLENCES POLICIÈRES : UN ABUS DE POUVOIR ?

Contrôles au faciès : les jeunes Noirs ou Arabes sont contrôlés vingt fois plus par la police. Ça vous est arrivé peut-être à vous aussi.

Les policiers veulent faire respecter les lois alors qu'eux-mêmes ne les respectent pas.

LA LOI DU SILENCE ?

Dans les rangs de la police, ceux qui veulent dénoncer ces violences se font malmener. Quelques policiers ont vécu des choses anormales parce qu'ils étaient en désaccord avec leurs collègues. C'est ce qui est arrivé à un brigadier-chef de la police nationale de Pau, qui avait dénoncé des violences présumées commises par l'un de ses collègues. Par la suite, ils se sont ligués contre lui, il est devenu l'« homme à abattre », dit-il en évoquant le harcèlement moral (insultes, propos dégradants, provocations physiques, menaces, mises en quarantaine).

LA POLICE EST-ELLE AU-DESSUS DES LOIS ?

L'IGPN est la police des polices, qui est chargée de surveiller la police.

Ils ne sont pas totalement indépendants car ils se protègent entre eux. Il faut savoir que l'IGPN est composée d'anciens policiers.

Les Français sont inquiets. Ces dernières années, ils ont manifesté partout en France.

Emmanuel Macron a reconnu qu'il existait des violences policières et il a jugé « insoutenable » que les personnes de couleur soient plus contrôlées. Un progrès ?

RANIA

DE LA MALTRAITANCE DES ENFANTS

Je suis venue en France en 2007 et mon enfer a commencé en 2009, le jour de la naissance de mon frère. Je me suis fait taper par mon beau-père. Il m'a maltraité physiquement et psychologiquement, il m'a fait des bleus partout sur mon corps. Il ne voulait pas que nous mangions, que nous prenions une douche. Il nous interdisait tout.

Il m'a lancé un cendrier, je pouvais rester handicapée. J'ai porté plainte à plusieurs reprises. Il voulait nous placer dans un foyer, mais ma mère elle ne nous a pas donnés. Ma sœur, elle s'est mariée très jeune, à 17 ans, et quand elle est partie je me suis fait encore plus taper. Quand elle était là, elle me protégeait. Du coup, pour ne pas rester à la maison, j'ai trouvé des stages. Mais il a monté la tête de ma mère, soi-disant j'étais une « pute ».

« Je voulais avoir une belle vie… »

Je voulais avoir une belle vie, comme les autres. À cause de lui, j'ai eu du retard dans l'apprentissage de mon français, il m'a empêchée d'avoir un bon métier.

Très tôt, j'ai pris mon indépendance. Je suis venue à Paris toute seule, j'ai commencé une nouvelle page de ma vie, j'ai tout repris à zéro à la Mission locale. Là, j'ai connu Laila, une conseillère, qui m'a beaucoup aidée ; grâce à elle, j'ai osé prendre le métro et découvrir Paris.

Parler m'a soulagée. Les conseils des policiers, juges, éducateurs, psychologues m'ont donné la force de parler. J'aimerais que les enfants ou les femmes ayant souffert de la violence prennent leur revanche.

BEYZANUR

Enfants en danger ?
Parents en difficulté ?
Le mieux, c'est d'en parler !
119
24H/24 APPEL GRATUIT 7JOURS/7
ALLÔ ENFANCE EN DANGER
www.allo119.gouv.fr

Bondy ET MOI

« Ma ville »… Quelle que soit cette ville, le lieu où l'on vit, où l'on a grandi, où des amitiés se sont nouées, où des drames aussi se sont joués… elle fait partie de nous. Ces écoles, ces immeubles, ces squares racontent une histoire intime. Celles de Rania, Aïssétou, Angèle, Marie-Jocelyne, Beyzanur…

« C'est ici que j'ai commencé mes études, à mon arrivée en France, et où j'ai pu prendre connaissance du métier dans lequel j'évolue actuellement (gestion/administration). »
MARIE-JOCELYNE

« C'est l'entrée du parc de la Mare-à-la-Veuve à Bondy. Plus jeune, j'y allais très souvent avec mon papa, mon frère et ma sœur. À 22 ans, c'est toujours un endroit où il m'arrive souvent d'aller, et que j'aime tout particulièrement. »
ANGÈLE

« C'est là où j'ai grandi, à Bondy Nord, dans le quartier du Radar, et c'est là que j'ai mes meilleurs souvenirs. »
AÏSSÉTOU

« Là où j'ai grandi, toute mon enfance est ici, au quartier Babeu. »
RANIA

« Ici, c'est chez moi. Je suis née en Turquie, j'ai passé toute mon enfance dans l'est de la France, mais ici, à Bondy Sud, c'est chez moi. Là-bas, j'ai vécu l'enfer, ici c'est le paradis. »
BEYZANUR

« Un groupe exclusivement féminin ! C'est l'une des caractéristiques de l'équipe éditoriale du "Nous, jeunes" de Bondy. Les ateliers d'écriture que j'ai animés de décembre à mars avec Aïssétou, Angèle, Beyzanur, Marie-Jocelyne et Rania commençaient tous en douceur, avec des croissants, mais se poursuivaient par des notes amères lorsqu'elles portaient leur regard sur la société d'aujourd'hui. Chacune repartait ensuite avec une bonne dose de colère, mêlée de plus ou moins de résilience, selon leur personnalité. »

CÉCILE COUMAU

[NOUS] JEUNES DES QUARTIERS

« Nous, jeunes » des quartiers, des lycées professionnels, des lycées agricoles, des collèges ou des foyers, regardez-nous, écoutez-nous,
tels que nous sommes, trop souvent invisibles, trop souvent inaudibles.

« Nous, jeunes », une collection inédite de livres pliés, rédigés par des jeunes de 12 à 25 ans, comme un journal de bord multiple, reflet de leurs lieux de vie, de travail, d'apprentissage.

« Nous, jeunes », des histoires brèves porteuses de sentiments, d'émotions, de valeurs, qui nous maintiennent en éveil.

Henry Dougier,
concepteur de la collection « Nous, jeunes »

Anne Dhoquois,
coordinatrice de la collection

Cécile Coumau, journaliste pilote

Vianney Chupin, maquettiste

Alice Breuil, correctrice

Date de parution : avril 2021

Avec le soutien de

PRÉFET DE LA SEINE-SAINT-DENIS
Liberté Égalité Fraternité

Est Ensemble Grand Paris

9 791031 202914
979-10-312-02914

ateliers henry dougier

ateliershenrydougier.com